

HOMÉLIE XII.

TUMULTE EXCITÉ CONTRE S. PAUL.

HOMÉLIE SUR ACT. XXII, 22-30.

Les Juifs avoient écouté Paul jusqu'à ce mot, mais alors ils élevèrent leur voix et crièrent : Otez du monde un tel homme, il est indigne de vivre. Comme ils crioient, qu'ils secouoient leurs habits et faisoient voler la poussière en l'air, le Commandant le fit venir dans la forteresse avec ordre qu'on lui donnât la question par le fouet, pour tirer de sa bouche ce qui les faisoit ainsi crier contre lui. Mais quand ils l'eurent lié avec des courroies, Paul dit à un centenier qui étoit présent : Vous est-il permis de fouetter un citoyen Romain sans qu'il ait été jugé ? Le centenier ayant ouï ces paroles, alla trouver le Commandant, et lui dit : Prenez garde à ce que vous allez faire, car cet homme est citoyen Romain, sur quoi le Commandant vint à Paul

et lui dit : Êtes-vous citoyen Romain ? Paul lui répondit : Oui , je le suis ; Le Commandant lui dit : Il m'a coûté beaucoup d'argent pour acquérir ce droit. Et moi , lui répondit Paul , je l'ai par ma naissance. Au même instant , ceux qui devoient lui donner la question se retirèrent , et le Commandant eut peur quand il sut que Paul étoit citoyen Romain , parce qu'il l'avoit fait lier. Le lendemain voulant savoir sûrement pour quel sujet il étoit accusé par les Juifs , il lui fit ôter ses chaînes . et ayant ordonné que les Souverains Sacrificateurs et tout le Conseil s'assemblasent , il amena Paul et le présenta devant eux.

—◆—

MES FRÈRES, Ce beau livre des Actes qui nous offre tant de scènes attendrissantes ou sublimes, propres à émouvoir l'âme, à l'exalter; nous en offre aussi qui la flétrissent et la déchirent. C'est un tableau qui réunit des objets tout opposés : d'un côté nous voyons chez les Apôtres et les premiers disciples ce que la piété a de plus tendre et l'héroïsme religieux de plus grand; de l'autre chez leurs persécuteurs, ce que la haine a de plus odieux et de plus révoltant. Nous avons eu quelquefois la douceur de mettre sous vos

veux la première partie de ce tableau, aujourd'hui nous sommes appelés à vous montrer la seconde.

Notre texte nous présente des Juifs furieux, soulevés contre l'Apôtre qui leur dit la vérité avec simplicité et noblesse ; un Magistrat qui loin de réprimer leur fureur, vient la partager ou la servir ; en un mot des hommes emportés par la haine, avenglés par la prévention ou l'intérêt, qui sont précisément l'opposé de ce qu'il devroient faire. Voilà ce qu'on a vu dans tous les temps : ce monde, séjour d'épreuve et de combat pour le juste, fut et sera toujours troublé par les mêmes désordres et les mêmes passions.

Quelque triste que paroisse un tel spectacle, il peut nous offrir des leçons salutaires et même des sentimens consolateurs. En voyant qu'il n'y a dans la société humaine et dans ses institutions aucun principe suffisant, aucune garantie certaine d'ordre et de tranquillité, nous sentirons mieux le besoin de notre Religion sainte ; nous sentirons mieux la nécessité de porter nos regards et nos pensées vers *ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre où la justice habitera* (1) ; vers ce royaume de la paix, où *il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail parce que le premier*

(1) 2 Pier. III, 13.

état sera passé, dit l'Écriture, et que toutes choses seront renouvelées (1). Nous goûterons mieux la douceur de remonter, de nous attacher à ce Jésus, *qui a mis en évidence la vie et l'immortalité* (2); à ce Dieu qui est la source de tout ordre et de toute justice comme de toute félicité. Ainsi soit-il.

Saint-Paul venoit de faire son apologie devant le peuple de Jérusalem. Après avoir rappelé qu'instruit à l'école des Pharisiens, il s'étoit livré contre l'Église naissante à tout l'emportement que lui inspiroit ce qu'il croyoit devoir à la Religion de ses pères, il raconte par quel événement merveilleux ses yeux furent ouverts, son cœur fut changé, et de persécuteur de Christ il est devenu son Apôtre.

Ce récit portoit l'empreinte de l'innocence et de la candeur. Saint-Paul devoit inspirer d'autant plus de confiance à ses compatriotes qu'il avoit partagé leur prévention contre les Chrétiens, et que l'étonnante métamorphose qui s'étoit faite en lui ne pouvoit s'expliquer que par le miracle auquel il l'attribuoit. Aussi les Juifs l'écoutoient avec attention; leur âme s'ouvroit peut-être à

(1) Apoc. XXI, 4. 5.

(2) 2 Tim. I, 10.

de nouveaux sentimens, lorsqu'un mot qui heurte leurs préjugés et blesse leur orgueil vient ranimer leur haine et leur fait chercher à étouffer dans le sang du Ministre de Jésus la vérité qui leur déplaît.

Mais avant d'examiner ce qui peut les émouvoir si violemment, je m'arrête un instant à les considérer dans l'accès de fureur où les peint l'Évangéliste. Quand je les vois secouer leurs vêtemens, faire voler autour d'eux des tourbillons de poussière, remplir les airs de leurs clameurs, je me demande : Est-ce là le ton et les apparences de ceux qui aiment la vérité, qui veulent la défendre? Non, non ; ses vrais amis sont maîtres d'eux-mêmes et calmes comme elle. S'agit-il de soutenir ses droits lorsqu'elle est outragée? Ils n'ont garde de se livrer à un emportement qui leur feroit perdre tous leurs avantages, et de se dégrader en dépouillant toute raison et toute douceur; mais l'homme que sa conscience avertit en secret de la foiblesse de sa cause, se livre à sa passion sans mesure, parce qu'il voudroit abuser les autres et s'abuser lui-même: il se plaît à exciter les orages et les tempêtes pour perdre sa victime à la faveur du trouble, on dans l'espoir de prévenir un éclaircissement redouté.

J'avouerais cependant que l'amour de la vérité, comme celui de la vertu, peut avoir son indi-

gnation, sa colère; mais quel sujet en offroit l'Apôtre? Que disoit-il aux Juifs qui pût les irriter ainsi? Il venoit de leur dire que Dieu l'avoit chargé de prêcher l'Évangile aux Païens et que les portes de l'Église s'ouvriraient désormais à toutes les nations.

Cette idée si grande, si sublime, si digne de la Divinité, cette perspective du genre humain réuni par la même foi, le même culte, la même espérance; cette perspective qui fait la plus douce attente de l'âme sensible et fidèle; cette perspective est odieuse, elle est insupportable aux Juifs! Ils voudroient que les Gentils infortunés fussent éternellement *étrangers à l'alliance et aux promesses, sans espérance et sans Dieu dans le monde* (1), que le Créateur Souverain fût un de ces pères injustes et prévenus qui comblent de faveurs un de leurs enfans au préjudice des autres! Ils voudroient fermer sa main prête à s'ouvrir! Ils voudroient que ce soleil, qui dans son aurore a lui sur la Palestine, ne répandit pas les feux du midi sur l'univers et n'éclairât que la petite contrée qu'ils habitent!

S'il s'agissoit ici d'un de ces avantages exclusifs, de ces biens, de ces grandeurs mondaines

(1) Ephés. II, 12.

qui perdroient tout leur prix s'ils étoient le partage du grand nombre , en détestant l'égoïsme des Juifs, on pourroit le concevoir ; mais vouloir puiser seuls dans cette source éternelle , infinie , où tous les hommes peuvent se désaltérer ; faire des dons de Dieu un trophée pour l'orgueil de l'homme ; à l'idée de la communion universelle , de la fraternité, du salut du genre humain , s'irriter au lieu de s'attendrir ; prétendre resserrer les miséricordes divines , au lieu de s'élargir à leur exemple , et joindre à des sentimens si opposés à la bonté de Dieu , les plus hautes prétentions à sa faveur , vit-on jamais la folie et la dépravation réunies à un tel degré ?

Mais c'est trop insister sur un odieux préjugé qui n'est plus à craindre pour nous. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il ait été remplacé par des préjugés opposés ? La succession des temps nous a introduits dans l'Église , et loin de sentir tout notre bonheur ; loin de bénir d'un commun accord , avec des cœurs pleins de respect et de reconnaissance , le Bienfaiteur magnifique qui *nous a fait passer des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu , afin que par la foi en lui nous reçussions la rémission de nos péchés et nous eussions part à l'héritage des Saints* (1) , il est des hommes qui se plaçant

(1) Act. XXVI, 18.

comme dans un point de vue élevé, jugent témé-
rairement l'Être Suprême, ses décrets, sa Pro-
vidence : se parant d'une fausse philanthropie ;
y cherchant peut-être des prétextes pour ne pas
croire à la révélation, ils osent reprocher à Dieu
de ne s'être pas encore révélé à tous les peuples,
de ne les avoir pas tous éclairés à la fois.

O homme, être d'un jour, éphémère vermis-
seau dont la folie et la vanité sont l'essence !
Voudrais-tu donc que l'instant qui te voit naître
et mourrir fit éclore toutes ces merveilles que
l'Éternel a préparées et que les siècles doivent
enfanter dans le temps qui leur est propre ? T'éton-
neras-tu de retrouver dans la révélation cette
marche lente et majestueuse du Dieu de la na-
ture qui ne fait rien sans gradation, et qui agit
avec d'autant plus de mesure que le bien qu'il
veut accorder est plus précieux et plus relevé ?
Ah ! étonne-toi plutôt de cette audace à juger
l'Être Infini, et si c'est l'amour de l'humanité qui
t'anime ; s'il est vrai que tu soupire après cet heu-
reux temps où la Religion de Jésus sera celle de
l'univers, où le Dieu Sauveur sera partout connu,
servi, adoré ; demande-lui avec ardeur que son rè-
gne vienne, et travaille toi-même à l'avancer ; ap-
plaudis à ces nouveaux Apôtres qui, *sans se met-
tre en peine de rien*, faisant avec joie le sacrifice
de leur repos, de leur santé, de leur vie, vont

porter l'Évangile de la grâce de Dieu, jusque sur les rives les plus lointaines et chez les peuples les plus barbares; concours selon tes moyens à cette œuvre de bénédiction; et remets ensuite le sort de tes semblables entre les mains de ce Dieu qui les aime mille fois mieux que tu ne peux les aimer, et qui saura faire parvenir en tout lieu la bonne nouvelle du salut, *renverser toute hauteur*, tout obstacle *qui s'oppose* à ce dessein de miséricorde, *amener toute pensée captive à l'obéissance de Christ* (1).

Ainsi, M. F., lorsqu'elle ne prend plus pour règle *la sagesse qui vient d'en haut*, la raison de l'homme se promène de préjugés en préjugés et va souvent d'un extrême à l'autre. Ainsi l'esprit de doute et de critique sur les voies du Seigneur et sur ses commandemens est le premier piège que nous tende pour nous égarer, l'ennemi de notre âme, le prince du mensonge. *Quoi!* disoit-il à nos premiers parens, *Dieu vous auroit défendu de manger du fruit du jardin* (2)! *Quoi!* disoient les Juifs, le Messie qui nous fut promis seroit annoncé aux Païens! *Quoi!* entendons-nous dire encore tous les jours, Dieu auroit fait, auroit ordonné telle ou telle chose! Ah! si l'homme se laisse

(1) 2 Cor. X, 5.

(2) Gen. III, 1.

aller à cet esprit fatal de contestation, de critique, de vaine curiosité, il ne s'arrête point là; il marche du doute à l'impiété : aveuglé par l'orgueil et l'esprit de système, il cesse bientôt de voir le flambeau de l'éternelle vérité.

Mais nous, Chrétiens, qui nous applaudissons peut-être d'avoir évité ces excès, nous qui nous flattons d'aimer cette vérité que Dieu nous a révélée, et qui l'aimons en effet lorsque nous la considérons en elle-même, ou que l'occasion se présente d'en faire à d'autres l'application, ne craignons-nous point de l'entendre lorsqu'elle blesse nos préjugés ou nos intérêts? Dites-le nous, Parens, Amis, Prédicateurs de la parole, vous tous qui voudriez instruire, reprendre, avancer le règne de Dieu sur la terre! combien de fois un seul mot dit avec simplicité; un mot conforme au pur Évangile n'a-t-il pas fermé tout-à-coup les cœurs qui paroisoient s'ouvrir à votre voix? Combien de fois au moment où vos paroles s'insinuoient dans les âmes, un mot qui heurtoit les passions, les préjugés de ceux qui vous écoutaient ne les a-t-il pas soulevés contre vous? L'orgueil garde l'entrée des consciences. Il faudroit dans les exhortations qu'on adresse au pécheur ne jamais toucher à l'endroit sensible, à la passion dominante, à la partie malade du cœur. Ainsi à mesure que la vérité devient

plus nécessaire il est plus difficile de la présenter, et sans cesse partagés entre la crainte de desservir la cause du Seigneur par une franchise trop dure ou de céder à la prudence mondaine qui peut se déguiser sous le voile de ménagemens indispensables, ceux qui voudroient éclairer et sauver les âmes, ne peuvent y travailler qu'avec anxiété et comme *en gémissant*. Mais revenons à notre texte.

Témoin du tumulte excité par les Juifs, *le Commandant fit venir Paul dans la forteresse avec ordre qu'on lui donnât la question par le fouet, pour tirer de sa bouche ce qui les faisoit ainsi crier contre lui*. Ici, M. F., la surprise et le saisissement redoublent. Qu'une foule d'hommes qui s'échauffent les uns les autres, franchisse bientôt les bornes de la modération ; que leurs passions après avoir fermenté, éclatent enfin avec violence, rien n'est plus commun ; mais qu'un homme public, un officier chargé de maintenir l'ordre, de réprimer les passions, de protéger l'innocence, vienne se joindre à ses oppresseurs ; qu'il ne leur ôte leur victime que pour la faire passer par un nouveau genre de supplice ; que sous prétexte de découvrir la vérité il fasse subir à l'accusé un châtiment sévère ; que pour savoir s'il est innocent, il le traite d'avance en coupable, ah ! c'est alors que le cœur

se

se serre et que les règles éternelles du juste et de l'injuste semblent s'effacer et disparaître du milieu des humains.

Quel peut donc être chez le Tribun le motif de cette indigne conduite ? Etoit-ce ignorance ? Mais dans un fonctionnaire public l'ignorance seroit un crime. Nous voyons d'ailleurs par la suite de notre texte que cet officier sut bien, dès qu'il le voulut, suivre les formes prescrites, et mettre en œuvre pour chercher la vérité, des moyens plus légitimes et plus sûrs. Falloit-il accorder quelque chose à la passion des Juifs pour l'adoucir, et paroître se charger de leur vengeance pour les empêcher de la tirer eux-mêmes ? Ah ! quel moment que celui où l'humanité, la compassion feroit taire la justice ; où le réduit du crime deviendroit un asile pour l'innocent ; où, pour le sauver, il faudroit lui *infliger quelque châtiment*, ou lui offrir un secours humiliant, propre à briser son âme ! S'il est de tels instans, on conçoit assez que c'est l'intérêt de l'accusé et non celui du juge qui peut en décider. Gardons-nous d'ériger en principe une violation de la justice que la force des circonstances peut seule excuser. Si le Tribun se fût contenté de tirer Paul du milieu de ses ennemis, de le faire conduire et enfermer dans la forteresse, on eût pu voir dans cette précaution un acte de pru-

dence ; on eût pu croire qu'il ne cédoit en apparence à la fureur des Juifs que pour soustraire Paul au danger qui le menaçoit ; mais en le livrant à un supplice honteux et cruel, avant même de l'avoir interrogé, il montre avec évidence qu'il cède à la prévention et à la crainte de se compromettre.

Je dis à la prévention. Le peuple accuse Paul ; c'en est assez pour qu'il le croie coupable : il ne sait point réfléchir en faveur d'un malheureux d'autant plus respectable qu'il est sans appui : il ne sait point distinguer un cri populaire, fruit de la passion du moment et d'une imagination en effervescence, d'avec ces jugemens éclairés du public qui se prononce sur des événemens dont le temps a révélé toutes les circonstances, et lorsqu'il a calmé les passions qu'ils avoient excitées. Qu'elle est fatale cette prévention ! Elle l'est d'autant plus que celui qui s'y livre a plus de lumières, de crédit, de pouvoir. L'infortuné espéroit trouver en lui une âme exempte de préjugés et de passions, un secours puissant, un refuge dans son malheur ; et il n'y trouve qu'un homme aux yeux duquel ce malheur même est un crime, dont l'entendement est fasciné par les préjugés et les passions d'autrui, dont le crédit ne sert qu'à donner plus d'autorité à la calomnie, et le pouvoir qu'à sanctionner l'injustice.

Mais ce point de vue n'est pas le seul sous lequel il faille envisager le Tribun. On voit encore percer dans toute sa conduite la crainte de s'exposer. L'apparencé d'un tumulte le trouble et l'effraie ; il se hâte d'en partager et d'en suivre le mouvement de peur qu'il ne se dirige enfin contre lui. Il opprime Paul sans regret, sans scrupule parce qu'il est pauvre et sans crédit ; parce qu'il croit pouvoir le fouler aux pieds comme un insecte, sans qu'aucune voix réclame en sa faveur. C'est ainsi qu'il traite un accusé dont le sort est entre ses mains.

Cependant, M. F., quel intérêt n'a pas pour un homme qui pense et qui sent, la cause d'un accusé ! Si l'innocent périt, s'il est couvert d'ignominie, quelle que soit la pureté de votre conduite et l'élévation de votre âme, rien ne peut vous assurer de ne pas éprouver un jour le même sort. Voilà ce qu'un sentiment confus nous dit à la vue d'un homme appelé en jugement. Voilà pourquoi notre âme entière s'attache à cette question : Est-il coupable ?

Et quelle force ne devoit pas avoir ce sentiment, lorsque celui qui le faisoit naître étoit Saint-Paul, ce grand Apôtre sur le front duquel se peignoient sans doute la candeur, la sérénité, et, pour me servir de ses propres expressions, *la paix et la joie que nous avons par*

le Saint-Esprit (1) ! Ah ! qu'il eût été glorieux de s'en déclarer le Protecteur ! Qu'il est beau, quand l'ordre public , semblable à un vaisseau battu par la tempête , voit se soulever contre lui les flots des passions irritées ; quand le pilote sent le gouvernail s'échapper de ses mains et voit l'abîme s'ouvrir sous ses pas ; qu'il est beau d'élever alors son âme à la hauteur de sa situation , de renoncer à se faire un sort séparé de ceux qu'on doit défendre , de ne plus voir de milieu entre l'héroïsme et l'infamie , et d'être prêt à sceller de son sang l'impuissance où l'on est de faire observer la loi ! Quelques hommes d'un caractère supérieur ont donné ce bel exemple à la terre ; mais que le Tribun est étranger à ces hautes pensées ! Il ne peut être frappé que de l'intérêt du moment , et le seul motif d'un plus grand intérêt du même genre peut le ramener à une conduite plus juste.

Paul se voyant lié ne se montre pas indifférent au traitement cruel dont on le menace ; il n'oublie pas le moyen qui lui reste pour s'en garantir, et, pour le dire en passant , il nous apprend ainsi quel sens il faut donner à ces paroles du Sauveur : *Et moi je vous dis de ne point résister à celui qui vous maltraite ; mais si quel-*

(1) Rom. XIV , 17.

qu'un vous frappe sur la joue droite , présentez-lui aussi l'autre (1) ; il nous apprend que c'est là une manière de parler figurée, proverbiale, qui n'interdit point toute défense de soi-même ; qui prescrit , non de s'exposer volontairement et sans raison aux outrages , mais seulement de ne pas les craindre à l'excès et d'être toujours prêt à souffrir quelque chose pour prévenir des querelles, ou pour rétablir la paix. Paul, dis-je, se voyant lié déclare qu'il *est citoyen romain*, qu'il *l'est par sa naissance* ; non qu'il fut né à Rome , mais parce que Tarse sa patrie jouissoit alors du droit de cité. *Aussitôt*, ajoute l'historien sacré, *ceux qui devoient lui donner la question se retirèrent , et le Commandant eut peur*, sachant que suivant les lois romaines c'étoit un crime capital de punir des citoyens avant qu'ils eussent été jugés et condamnés. Ainsi, M. F., dès que Saint-Paul se nomme, dès qu'il en appelle à la loi, c'en est assez ; ce que n'avoit pu ni l'humanité, ni la compassion, ni la justice, le titre que l'accusé allègue en sa faveur, la loi qu'il réclame, l'opère en un instant. Le cœur du Tribun paroît changé ; il voit les règles du devoir et il les suit.

D'après cet exemple quelqu'un inclineroit-il

(1) Matt. V, 39.

à penser que l'intérêt personnel et les lois humaines suffisent pour nous attacher à la vertu ?

M. F., quoique l'histoire de tous les siècles et les événemens dont nous avons été témoins, aient fait une justice éclatante de l'opinion dont je parle, elle existe encore chez plusieurs et l'occasion de la combattre n'est pas à négliger. Or cet exemple qu'offre notre texte, cet exemple mieux observé ne prouve-t-il pas contre elle ?

Que voyons-nous ici ? Un homme à qui l'intérêt fait commettre un crime dans un temps, et à qui, dans un autre, il le fait réparer ; c'est-à-dire, un vil égoïste uniquement occupé d'écartier de sa personne les inquiétudes et les dangers. Voilà dans un seul exemple ce que l'intérêt produira toujours. Faire dépendre la vertu d'un tel mobile, c'est l'assujettir à toutes les variations de la fortune et des événemens ; c'est déclarer aujourd'hui vertu ce qui sera un crime demain.

Et comment n'a-t-on pas rougi de présenter aux hommes un tel motif ? Est-il besoin de fortifier par des principes le penchant qu'ils ont à chercher ici-bas leur bien-être ? Se plaint-on qu'ils y tiennent trop peu, qu'ils s'occupent trop peu du repos et de la douceur de leur vie ? Eh ! je le vois partout cet esprit d'intérêt combattre et tuer la morale. C'est lui qui brise les liens de la reconnaissance : c'est lui qui étouffe la voix de la

nature et de la probité : c'est lui, dit l'Écriture, qui est *la racine de tous les maux* (1). Son nom seul offre une idée repoussante, opposée à celle de vertu; il la profaneroit s'il se déguisoit sous ses apparences; il terniroit sa pureté s'il entroit dans ses motifs. Et ces actions illustres, consacrées sous le nom d'héroïsme, que sont-elles autre chose que l'oubli de l'intérêt personnel? Faites-en un calcul, et l'héroïsme disparaît : jugez-les avec les yeux de l'intérêt, elles ne vous paroîtront plus qu'une pompeuse extravagance.

Honteux de ces conséquences, dira-t-on que ce n'est pas cet égoïsme, mais l'intérêt mieux entendu de notre bonheur sur la terre qu'on nous propose pour motif? Ah! M. F., l'intérêt de l'homme ne sera jamais celui de sa raison; ce sera toujours celui de son cœur et de ses désirs. Et qui désabusera ceux à qui l'ardeur de la passion ne laisse voir de félicité que dans la possession de l'objet qu'ils désirent? Est-il vrai d'ailleurs qu'ici-bas le bonheur soit toujours en proportion de la vertu? La vertu ne demande-t-elle jamais de nous des sacrifices dont aucun objet temporel ne peut nous dédommager? Non, il n'appartient qu'à l'Évangile de réunir deux objets qui semblent souvent opposés, le devoir et l'intérêt; de nous

(1) 1 Tim. VI, 10.

faire agir en vue du bonheur, mais d'un bonheur plus réel, plus noble, d'ordinaire éloigné que nous n'apercevons qu'en perspective et en élevant nos regards vers les régions célestes, *en considérant les choses invisibles*; d'un bonheur qui demande beaucoup de pureté pour y aspirer et de grandeur d'âme pour le préférer aux intérêts présents. Il n'appartient qu'à la Religion de Jésus, je le dis avec un sentiment profond et toujours nouveau de son excellence; il n'appartient qu'à elle de nous faire goûter à la fois le plaisir d'être appelés à de grands sacrifices et de sentir qu'ils sont pour nous *un gain*, de nous abandonner aux inspirations désintéressées du dévouement, de la générosité, et d'assurer notre sort par les vues de la prudence. C'est ce que vouloit nous apprendre le Seigneur par ces belles paroles: *Celui qui veut sauver sa vie, en manquant au devoir, la perdra, mais celui qui la perdra pour l'amour de moi, la retrouvera* (1). C'est ce qu'il nous apprend mieux encore par son exemple; c'est parce qu'il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort de la croix, c'est pour cela que Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms (2).

(1) Matt. XVI, 25.

(2) Philip. II, 8. 9.

Insisteroit-on, M. F. ? et pour nous éclairer sur nos intérêts, pour garantir notre vertu, nous offriroit-on un autre mobile trop vanté de nos jours, les lois humaines ?

Ah ! si l'on en jugeoit par notre texte, voyez ce qu'il faudroit en attendre. Elles sanctionnent des privilèges cruels : en faisant respecter le citoyen, elles permettent tacitement d'opprimer celui qui n'a pas le même titre à faire valoir. Je sais que des lois sages peuvent nous donner de plus saines idées sur les droits et les devoirs de l'homme ; mais quelque degré de perfection qu'elles atteignent, pourront-elles jamais détruire tous les abus et nous former à toutes les vertus ? Ouvrage de l'homme, elles seront toujours imparfaites comme lui. Ferez-vous sortir d'un fond vicié le principe même qui doit en corriger le vice ?

Et que de vides elles laissent dans la morale ! Quelle esquisse grossière elles nous donnent de la probité ! Quel homme assez peu délicat consentiroit à n'avoir d'autre titre à l'estime que de n'être jamais flétri par les lois ? Que peuvent-elles pour nous mettre à l'abri de l'envie, de l'ingratitude, des artifices de l'hypocrisie, des trahisons secrètes, de mille procédés durs et cruels ? Que peuvent-elles pour nous sauver de ces hommes iniques qui, spéculant sur le mal-

heur de leurs frères, s'enrichissent de leur misère, et sous prétexte de venir à leur secours, les enlacent dans leurs filets pour les étouffer? Que peuvent-elles pour la vertu dans l'intérieur des familles, dans ces petites sociétés qui sont le berceau, les premiers élémens de la grande, où il est si nécessaire par conséquent de faire régner l'ordre et les mœurs? Ce sont là des sanctuaires où la loi ne doit point pénétrer : son regard seul seroit une atteinte portée à leur bonheur et à leur gloire. C'est là que l'honneur et l'amour ordonnent de cacher la blessure qu'on a reçue, et qu'en poursuivre la réparation, ce seroit l'aggraver et la rendre mortelle.

Que font donc les lois humaines? Semblables à la faux qui coupe les plantes nuisibles, mais qui ne peut ni les extirper ni purifier et féconder le sol, elles se bornent à réprimer les crimes éclatans, les excès scandaleux. Elles nous laissent, elles nous font sentir le besoin d'un principe plus actif, plus étendu, de cette législation divine dont le propre est d'agir sur le cœur pour en faire découler les bonnes actions, comme d'une source abondante et pure.

Je vais plus loin et je dis que les lois n'ont pas même assez de leur propre force pour se faire respecter dans ce qu'elles commandent ou qu'elles interdisent. Leur chef-d'œuvre seroit sans doute

d'attacher dans chaque action l'intérêt de l'homme à l'observation de ses devoirs; mais qui ne sent l'impossibilité d'une telle entreprise? Ces lois qui doivent être les mêmes pour tous, comment pourroient-elles s'accommoder à cette variété d'esprit, d'humeur, de goût qui caractérise les hommes? Mais encore que peuvent-elles pour récompenser l'homme de bien? Hélas! elles ne devroient peut-être pas même l'entreprendre. L'éclat qu'elles répandent, quoique foible et passager, est trop souvent fatal à la vertu. Il la souille presque toujours en la tirant de l'obscurité modeste qui est son élément : l'homme qu'il met en vue et dont le cœur se remplit de sa propre gloire, a déjà cessé d'être vertueux. Il leur appartient mieux sans doute de punir et de réprimer le vice. Est-il impossible cependant de les éluder ou de se soustraire aux châtimens qu'elles décernent? Est-il impossible de tromper leurs Ministres, de les intimider ou de les corrompre? Ne plient-elles jamais devant celui qui manie à son gré le talent de la parole ou qui est habile dans l'art de la chicane, devant l'homme redouté par ses relations, ses richesses ou son crédit? Et ces lois qui mesurent exactement la récompense ou la peine au mérite ou au délit, que peuvent-elles contre les passions qui savent exagérer au centuple le prix de l'objet désiré?

Ah ! pour dissiper un tel prestige, il faut un rémunérateur plus magnifique, un juge plus redoutable ; il faut une éternité de bonheur ou de peine, un enfer, un paradis.

Et que nous dit à cet égard l'expérience ? Elle nous montre à chaque page de l'histoire les plus belles lois tombant en désuétude chez les peuples corrompus. Elle nous apprend que l'homme qui craint la loi, dont l'imagination est vivement frappée de sa majesté, de la terreur de ses châtimens, c'est précisément celui que sa vertu en met à une grande distance, tandis que dans son idiome féroce le brigand se joue de leur appareil.

Ainsi, M. F., loin de pouvoir étendre leur empire sur toute notre conduite, les lois ne seront fidèlement observées, même dans ce qui est le plus de leur ressort, que là où elles recevront de la conscience une nouvelle sanction ; là où les mœurs et l'opinion publique déjà préparées, épurées par une législation plus parfaite, viendront leur servir d'appui ; là, en un mot, où elles trouveront des cœurs soumis à cette Religion auguste qui seule rend les lois vraiment sacrées, en réfléchissant sur elles quelques rayons de la majesté suprême, en y mettant le sceau de la Divinité.

Que la loi du Seigneur, M. C. F., que la loi du Seigneur soit donc à jamais notre lumière et

notre guide. Elle seule peut nous faire connoître la vérité, *la vérité* descendue des cieus pour nous *affranchir* (1). Elle seule peut triompher des passions ou les épurer et leur ouvrir une noble carrière en dirigeant leur essor vers des objets immortels. Elle seule n'a rien d'exclusif. Quoique particulièrement destinée au soulagement des malheureux, elle offre pourtant ses biens à tous. Elle dit à tous: *Vous êtes enfans de Dieu par la foi en Jésus-Christ* (2). *Ici il n'y a ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni Barbare ni Scythe, ni esclave ni libre, mais Christ leur tient lieu de toutes choses en tous* (3). Elle seule sait tenir à chacun le langage qui lui convient. Elle retient l'un par la crainte. Elle anime l'autre par l'espérance. Elle enflamme celui-ci par le désir d'une gloire céleste. Elle gagne cet autre par le charme des douceurs secrètes de la piété. A celui qui aime qu'on s'adresse à sa raison, elle dit: *Je vous parle comme à des personnes intelligentes: jugez vous-même de ma doctrine* (4): et à l'âme sensible: *Rachetée à grand prix, tu n'es plus à toi-même. Puisqu'un seul est mort pour tous, tous aussi sont morts. Il est mort pour tous,*

(1) Jean VIII, 52.

(2) Gal. III, 26.

(3) Coloss. III, 11.

(4) 1 Cor. X, 16.

afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux (1).

Aimable loi ! Loi sainte et parfaite ! Dès qu'elle est reçue avec docilité ; dès qu'elle est imprimée dans le cœur par la grâce de celui qui a dit : *Je mettrai ma loi dans leur esprit ; je la graverai dans leur cœur (2)*, elle donne la sagesse au vieillard et à l'enfant, au savant et à l'homme simple. Elle ôte à la prospérité ses poisons et au malheur son amertume. Elle rend les jours de la douleur salutaires et précieux ; et non-seulement elle nous apprend à conformer à l'ordre nos actions, mais encore à souffrir avec douceur, avec patience, le désordre que les méchants perpétuent dans la société. Elle tourne au profit de la vertu tous les événemens et toutes les situations. Nous trouvons en elle tout ce qu'il faut à notre cœur, à nos besoins, à notre nature. Ah ! que des insensés s'obstinent à marcher dans des routes obscures et mêlées d'écueils, à suivre des flambeaux vacillans et pâles qui s'éteignent au souffle du moindre vent. Qu'ils s'obstinent par la contradiction la plus étrange, à chercher dans les foibles clartés de l'homme, dans ses passions,

(1) 1 Cor. VI, 19. 20. 2 Cor. V, 14. 15.

(2) Hébr. VIII, 10.

dans ses intérêts temporels, de quoi suppléer à ces mêmes clartés, vaincre ces mêmes passions, s'élever au-dessus de ces mêmes intérêts. Pour nous, o mon Dieu ! nous voulons aller à celui qui *est le chemin, la vérité, la vie, qui est venu d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui demeuroient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix* (1) : nous voulons nous attacher toujours plus à sa loi. Seigneur ! ouvre toi-même nos esprits et nos cœurs à sa lumière. Dispose-nous à craindre ses menaces, à nous confier en ses promesses, à croire avec fermeté et soumission tout ce qu'elle enseigne, et à faire religieusement, jusque dans les moindres détails de la vie, tout ce qu'elle ordonne. Alors, nous serons supérieurs au monde et à toutes les créatures, car *ce qui est né de Dieu remporte la victoire sur le monde et ce qui nous donne cette victoire, c'est la foi* (2). Alors, à l'exemple de Saint-Paul, nous regarderons toutes choses comme de la boue, pourvu que nous gagnions Christ, et laissant les choses qui sont derrière nous, nous efforçant d'aller vers celles qui sont devant nous, nous poursuivrons notre course

(1) Jean XIV, 6. Luc I, 78. 79.

(2) 1 Jean V, 4.

vers le bout de la carrière pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle par Jésus-Christ (1). Ainsi soit-il, M. C. F., Ainsi soit-il.

(1) Philip. III, 8. 14.